

GAGNON, Hervé, *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au XIX^e siècle* (Montréal, GGC Éditions, 1999), 241 p.

Jean-Pierre Hardy

Volume 54, numéro 1, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305666ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305666ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hardy, J.-P. (2000). Compte rendu de [GAGNON, Hervé, *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au XIX^e siècle* (Montréal, GGC Éditions, 1999), 241 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(1), 140–142.
<https://doi.org/10.7202/305666ar>

GAGNON, Hervé, *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au XIX^e siècle* (Montréal, GGC Éditions, 1999), 241 p.

Les objectifs de l'étude sont énoncés clairement dès l'introduction : préciser le contenu des collections et la nature des musées dans le Montréal du XIX^e siècle, et comprendre leur rôle dans la société. Muséologue et historien de formation, l'auteur a en effet le souci de bien situer l'évolution des musées dans le contexte social et culturel de la ville. Laissant de côté les collections d'enseignement, il se concentre sur celles destinées au public et tente de connaître individus et organismes à l'origine de la fondation et du développement des collections, des expositions ou des institutions.

L'ouvrage est divisé en deux parties bien distinctes : les musées de divertissement et les musées à vocation savante. Dans la première catégorie, l'auteur inclut les expositions présentées à l'extérieur des musées,

ce qui lui permet de mieux mesurer les goûts du public bas-canadien. En fait, l'essentiel de ces expositions de la première moitié du siècle sont itinérantes et proviennent à plus de 80 % de l'extérieur du pays, soit principalement des États-Unis et d'Europe.

Ces expositions sont bien sûr fortement influencées par les cabinets de curiosités américains qui se distinguent des cabinets européens par leur dimension éducative et ludique. Les sujets favoris sont les animaux, les humains et les inventions dites mécaniques tels les automates. Après les curiosités, qui comptent pour 30 %, viennent, par ordre d'importance, les arts, l'histoire naturelle (essentiellement des ménageries itinérantes), l'histoire présentée sous forme de personnages de cire, de dioramas et de panoramas, et enfin les sciences avec environ 12 % de l'ensemble. Dans la deuxième moitié du siècle, les expositions axées sur les curiosités continuent d'être populaires, mais elles sont de plus en plus les initiatives des musées d'ici.

À l'instar des expositions itinérantes, les musées sont influencés par la muséologie américaine de divertissement qui a réussi à amalgamer musées, ménageries, cirques et théâtre. Le Museo Italiano, créé en 1824 par l'aubergiste Thomas Delvecchio et inspiré des cabinets de curiosités lui aussi, est le premier musée permanent du Bas-Canada. Viendront s'ajouter par la suite le Jardin botanique et zoologique Guilbault (1852), l'Eden Musée and Wonderland (1891) et le Gaiety Theatre and Museum (1891), deux entreprises dirigées par des Américains.

La deuxième partie du livre traite des musées savants que l'auteur regroupe en trois catégories : sciences naturelles, arts, histoire. Au XIX^e siècle, six musées de ce genre sont créés, en plus de cinq projets qui n'ont pas abouti. Les musées les plus connus sont ceux de la Natural History Society of Montreal (1827-1925), de la Commission géologique du Canada (1844-1881), ancêtre du Musée de l'Homme à Ottawa (devenu le Musée canadien des civilisations), les musées de l'Art Association of Montreal qui existent encore aujourd'hui et le Château Ramezay (depuis 1896).

Dans le cas de musées à vocation savante, l'auteur procède à une analyse beaucoup plus cohérente de chaque institution et répond ainsi mieux à un de ses objectifs initiaux qui est d'établir le rôle des musées dans la société. Pour chacun de ces organismes, il retrace l'histoire depuis les débuts du projet, en recherche les instigateurs, décrit les principales collections et s'intéresse aux membres du conseil d'administration, à leur statut social et à leur fonction dans la société.

Ses conclusions sont un précieux apport à la connaissance du rôle social d'une certaine bourgeoisie. En effet, quelques membres seulement de l'élite anglophone (la bourgeoisie francophone y étant très minoritaire) sont à l'origine de la plupart des initiatives dans le domaine muséal, et on les retrouve également dans les conseils d'administration de plusieurs autres musées. Leurs intérêts (culturels) personnels se reflètent dans le contenu des musées et ces derniers sont utilisés comme moyens de communication pour diffuser leur message politique, en l'occurrence l'unité nationale dans les dernières décennies du XIX^e siècle. On y apprend également que le discours historique véhiculé par les musées s'apparente à celui de l'historiographie où on exalte les héros religieux et nationaux.

Bien que certaines répétitions et la longueur des notes nous rappellent que cet ouvrage est tiré d'une thèse, ce dernier demeure un travail de pionnier que l'on attendait depuis longtemps. Historiens de la culture aussi bien que muséologues devront dorénavant le consulter, notamment pour connaître les goûts du public en matière de culture ou d'amusement au XIX^e siècle, pour retracer l'origine des institutions muséales actuelles, ou encore pour faire le lien entre les préoccupations d'aujourd'hui et celles d'hier. En voulant « faire le pont entre histoire et muséologie », l'auteur vient combler deux lacunes. D'abord, il nous offre la première étude du genre sur un des grands centres culturels du pays — les autres se font attendre avec impatience. Ensuite, à titre d'historien, il nous présente une histoire des expositions et des musées, un domaine qui semble n'avoir d'intérêt que pour quelques historiens des sciences seulement.

JEAN-PIERRE HARDY
Musée canadien des civilisations
Hull